

Gilbert Bourson

SIGNATURE

la page vierge attend la plume, comme la toile  
blanche le pinceau

**Pierre Reverdy**

## Quand je me retourne sur ma poésie

Quand je me retourne sur ma poésie, je m'aperçois que chaque poème est une sorte de tableau, et que j'écris un peu comme un peintre. J'ai toujours été passionné par la peinture, et mon écriture est influencée par des artistes comme Willem de Kooning, notamment. La musique est tout aussi prégnante pour moi, et j'accorde aux rythmes, aux scansion du poème une importance toute particulière. J'essaie de restituer au monde qui m'entoure, sa résonance en moi. Les lecteurs trop intellectuels trouvent parfois ma lecture difficile, cherchant à comprendre le sens dont elle est porteuse, alors que des personnes plus requises par le sensible, ne la trouve ni simple ni complexe, mais pleine de sensations et d'imagination. On me parle souvent de *surprise*, *d'étonnement*, devant ma poésie et justement, de *couleurs*. Ces paysages que sont chacun de mes poèmes, sont proposés au lecteur, non pour être déchiffrés, mais pour être habités. « *Se faire un lieu* » est le titre de mon dernier et ultime livre de poésie, avant de ne me consacrer qu'à la prose. Il s'agit bien de cela, se faire un lieu, selon la belle expression de Joubert. Je ne suis pas un théoricien de la littérature, ni un philosophe mais un artiste des mots, qui me proposent des instantanés du monde qui est hors de moi et en moi. Je me sens très proche de la phénoménologie et de la philosophie de Merleau-Ponty dans « *le visible et l'invisible* », « *la prose du monde* » et, « *phénoménologie de la perception* ». Chercher le sens du poème, c'est oublier que la poésie est une traversée des sens possibles, la traversée de la galaxie de sens qui nous bombardent à chaque instants. Un poème doit crépiter, faire entendre et voir, mais non deviner la clef d'une énigme, qui, remercie les dieux, doit rester énigme. Un caillou, dont nous requièrent la beauté des formes, la couleur et la texture n'est-il pas lui-même une énigme ? Cela en amoindrit-il la beauté, ou l'évocation qu'il provoque en nous, d'un lointain et cependant tout proche univers ? C'est moins de la beauté (je n'ai jamais bien compris ce concept platonicien), que de l'inattendu, du surprenant, que je veux déclencher chez le lecteur, et pour bien dire, en moi. Mes poèmes me surprennent, parce qu'est surprenante notre imagination et la poussière de sens qu'elle fait voltiger dans son espace langagier personnel et universel. Les scientifiques ne trouvent pas l'objet de leur recherche compliqué, illisible, mais complexe et toujours surprenant, *passionnant*, et dont le sens est mouvement, force et énergie. Je comprends et ne comprends pas la théorie des quantas, ni la loi des fractales, et cependant la poésie, la mienne comme celle des autres poètes, n'est que ça. Si j'ai du mal à la lecture de Hegel, c'est qu'il nous impose un sens par la synthèse, et qu'il met en place un vouloir dire, qui bloque les contradictions, le flux de la pensée. Je voudrais qu'on me lût comme on découvre un caillou sur la plage ou une image insolite d'un rêve, le rêve étant une partie de la réalité : Du dehors informant du dedans matériel et que l'on peut

nommer si l'on veut, l'âme, en la plaçant dans le corps comme le fit Descartes, mais pas au même endroit, et inspirée non par un dieu mais par ce qui lui vient du monde du dehors. La poésie est simplement ce va et vient par le langage, de l'âme et du monde, leur libidinal congrès perpétuel. Congrès est un de mes titres, entendu dans l'ancienne acception de *copulation*. Il y a un texte chez Borges qui évoque ce sens dans un de ses recueils. C'est un autre aspect de ma poétique, l'érotisation de la nature à travers la langue. que je veux la plus choquante, non au sens d'une quelconque provocation à la moraline, mais au sens du choc de deux matérialités qui se pensent. Plus difficile à comprendre ce discours sur la poésie, que la poésie elle-même, qui est souvent réputée difficile à cause justement des propos qu'on tient sur elle. Là-dessus, je rejoins Dylan Thomas, qui répondait aux gens : *pourquoi j'écris de si beaux poèmes ?*, *je n'ai pas les mots nécessaires pour répondre correctement*, préconisant : *de jeter un os aux critiques*, et encore : *pourquoi je bois comme un trou ?* à cette question, beaucoup de psy auront une réponse en kit : *il écrit comme un alcoolique*. Ma recherche poétique consiste, non à trouver, mais à découvrir. En fait je ne recherche rien, je *tente*. Je suis le premier lecteur de mes poèmes, lesquels me placent devant des possibles de ce moi qui écrit. Il m'arrive en les relisant, d'être étonné, que l'on ait pu produire un tel *appareil* de mots et d'images. De « *sonates* » à « *se faire un lieu* » (auquel je fais suivre « *insight* ») je n'ai cessé de me déplacer dans différentes *corporalités*, vibrant toutes à travers différentes approches du monde, différentes approches du temps. Mes lieux sont autant des morceaux de nature que de morceaux de villes, me situant toujours dans un instant *découvert*. Pas d'arrière-mondes dans mes écrits, mais des possibles de ce monde. Tout mon univers est matériel pour ne pas dire matérialiste au sens philosophique du terme. Un poète n'est pas obligatoirement un « intellectuel » au sens où l'on peut tout expliquer et tout commenter. Il y a des poètes comme ça, tellement intelligents qu'ils le montrent en croyant faire de la poésie. Quant à la compréhension, il existe des œuvres qui sont essentielles et qui font écrire, sans qu'on les ait comprises entièrement, telles pour moi « *The waste land* » de T.S.Eliot et « *Une nuit avec Hamlet* » de V. Holan, deux œuvres parmi les plus inspirantes pour moi. Il y a d'autres œuvres que j'admire et qui ne me sont pas aussi problématiques que celles-ci, que je lis avec ravissement, mais qui ne m'incitent pas autant à l'écriture. Je n'ai jamais cherché l'obscurité pour l'obscurité, mais il faut traverser la nuit des choses avec la lumière des mots qui sont comme des piles rechargeables. De plus, la poésie moderne, n'est pas cet étalage des sentiments personnels, vieux reste du romantisme attardé qu'on trouve dans les paroles de chansons, mais une exploration des façons de parler le monde. Le je, est multitude, la poésie est habitable par tous, c'est un logis où il n'est pas nécessaire de relever les compteurs, mais d'en ressentir *l'énergie*. Comment présenter une œuvre à laquelle on n'a pas consacré sa vie, mais à laquelle on l'a confiée ? La poésie est pour moi comme un journal. Loin de moi ce sens du sacré dont on nous rebat les oreilles. J'ai fait chanter la couleur des mots, la ductilité de la langue, aimanté la limaille du sens, fait bourdonner les mouches de la sensualité, quelque

soit sa « bassesse », j'ai noté des évidences qui ne l'étaient pas, inventé des rapports improbables, déjoué les ruses du je et du moi, chatouillé des prédicats trop rigides. Enfin, j'ai peins des paysages, qui parfois étaient paysages de pensée, comme dit Coleridge. Je voudrais que le lecteur de ma poésie abandonne son bagage et son parapluie sur le quai comme le K de Kafka dans l'Amérique, et navigue un temps délesté. Ce n'est pas le poème qui est « compliqué » c'est le lecteur qui cherche à retrouver son bagage et son parapluie, une fois embarqué *vers du nouveau*. Il y a des gens qui parlent savamment de la poésie, j'en ai lu, et n'ai jamais compris grand-chose à ce qu'ils disaient si peu poétiquement. J'ai lu quelque part, sous la plume d'un écrivain plus que talentueux, qu'il ne comprenait rien à Spinoza, ce qui n'est pas mon cas. Mallarmé, c'est Hegel qui lui tombait des mains. Beckett trouvait la prose de Mallarmé trop obscure, je la trouve éclairante. Pourquoi la trouvé je éclairante ? C'est parce qu'elle est poésie qui parle poésie. Beckett est un immense et génial poète, le plus radicalement poète qui soit et pourtant, voilà, rien à dire. C'est le fade, le redondant, le répétitif, le banal, l'intelligent, le trop humain, (au sens Nietzschéen), le trop performatif, le trop digérable, le trop confortable, le trop commenté, le trop projeté à tue-la-société, le QI à trois chiffres, le discours sur, la théorie du théorique rhétorique, et cetera en français dans la formule, de ce temps qui chantonne à deux sous, que ça mouille les jours de pluie, qui met la poésie au rang de ces engances qui prennent trop la tête sans savoir vraiment où se situe l'organe. Voyez, à trop vouloir en dire on se fâche, on n'importe quoi, on déblatère, on tort ou raison, alors que je voulais parler de ma poésie bien sûr pas trop bêtement mais surtout pas trop intelligemment car elle fait ça beaucoup mieux que moi, croyez moi, étant plus intelligente que son scribe et plus courtoise et plus savante. Elle est remplie d'oiseaux, de gasoil, et de sueur. Dans mes derniers poèmes (Vingt deux) intitulés « *insight* » il y a, je le pense, une virtualité chantable. C'est la dernière œuvre poétique, avant la prose, d'un poète qui court vers ces quatre vingt ans. Facilement vôtre.

## Lisez moi pleure la poésie

Je fais autant que possible des lectures de mes textes, et je sens le public heureux de les entendre. Il n'est, miraculeusement, plus question d'avoir compris ou non. On me dit souvent, vos images sont fortes, ou parfois étonnantes, On y entend le corps parler, la chair s'exprimer, on voit les couleurs, on sent les odeurs. Quelqu'un m'a dit, lors d'une lecture, je ne suis pas savant mais j'ai compris que vous voulez typographier le monde. Oh merci cher pas savant, de m'avoir tellement compris et surtout *entendu*. Moi non plus je ne suis pas savant, malgré une culture assez étendue que j'avoue inviter parfois dans mes poèmes. Mais si je convoque, arbres, autoroutes, tout ce qui m'entoure, me ravit, me peine, m'excite, me rêve, me choque, pourquoi ne pas évoquer mes livres préférés, mes auteurs préférés, mes peintres, mes musiciens autant que les oiseaux, les chiens, la pluie, la neige etc. Peut-être que la poésie, la vraie, celle qui ne fait plus rimer le rimmel du chichi sentimental, ni entourer trois mots de blanc *métaphysique* doit donner

de la voix. Quant à moi, je préfère la lecture *silencieuse* (bien sûr, elle ne l'est jamais, pas plus que noire et blanche, bien que noir sur blanc). Puisque j'ai mis un terme à l'écriture poétique, ayant bâti mon édifice, je vais le plus possible en faire résonner les murs, avec ma voix. Ne pas oublier quand même, que celle du poème *est plusieurs* comme un chœur. La poésie ne doit pas pleurer de n'être pas lue, elle se fera entendre pour couvrir la voix des niais et des savants glossateurs de ce dont parlait Reverdy : *Quant à la poésie qui ne veut rien dire de particulier à personne, qui est et qui n'est que le résidu externe d'un mouvement intérieur et parfaitement gratuit, désintéressé, voire absolument vain, elle ne comporte aucune obscurité.*